

nous voulons croire excellentes, n'ont pas encore effectué leur règlement de compte. Conformément à l'usage reçu, nous considérerons comme se réabonnant tous ceux qui ne nous retourneront pas le présent Numéro.

LETTRE DE ROME.

Monsieur le Rédacteur,

Je ne puis assez vous remercier de la soigneuse exactitude avec laquelle vous m'avez envoyé la *Voix de l'Ecolier*. Votre charmant journal a été pour moi, durant toute cette année, une source de consolation et de plaisir. Que de fois j'ai parcouru avec une émotion indicible ces belles pages où je voyais revivre mes plus chers souvenirs !

La bienveillance avec laquelle vous avez accueilli la petite correspondance que j'ai osé vous envoyer au mois de Décembre dernier, m'engageait depuis longtemps à répondre à l'invitation si flatteuse que vous m'avez adressée de m'inscrire au nombre des correspondants étrangers de la *Voix de l'Ecolier*. C'eût été pour moi un honneur et un plaisir. Mais la multiplicité de mes occupations ainsi que les études sérieuses auxquelles je me suis livré, ont paralysé jusqu'à ce jour mes meilleures intentions et j'ai vu, non sans une certaine confusion, arriver la fin de l'année scolaire, sans avoir pu donner le moindre signe de vie.

Puissent les quelques lignes que je vous écris aujourd'hui, me valoir le pardon plein et entier d'une négligence qui, sans m'être précisément imputable, pourrait vous avoir fait suspecter la sincérité de mes promesses.

Quibus dictis, osant me croire d'âmes rentré en grâce, je continue la description des monuments de la Ville Eternelle. Dans ma première correspondance, je communiquais à vos bienveillants lecteurs les impressions qu'avait fait naître en moi l'admirable Basilique de St. Pierre. Qu'il me soit permis aujourd'hui de quitter le premier édifice chrétien et moderne pour m'occuper du premier monument païen et antique, c'est-à-dire du Colisée.

Ce vaste amphithéâtre, qui, aujourd'hui encore, atteste le génie des architectes romains, est situé dans l'ancienne Rome au milieu de laquelle il se dresse comme un géant. Du faite du Colisée, le regard embrasse une immense étendue couverte de ruines : ici s'échelonnent dans un désordre indescriptible les restes du Forum, cette place fameuse dont la grandeur et la magnificence étaient sans rivales aux âges de la puissance romaine ; là quelques cyprès élèvent dans les airs leurs noires silhouettes et semblent pleurer sur la désolation qui les entoure ; plus loin des colonnes chancelantes, des portiques à demi-soutenus, des arcades brisées rappellent l'abaissement et la chute du plus grand des empires. La splendeur de la Rome des Césars est toute entière là, broyée par la main du temps. Ainsi tombent les empires, ainsi s'évanouit la gloire des nations !

Mais revenons au Colisée : un tiers seulement de cette ruine gigantesque subsiste aujourd'hui. Peut-être la Rome moderne pourrait-elle se vanter d'en posséder la totalité, si le marteau inintelligent de la Renaissance n'eût dépouillé de sa parure de marbre l'antique édifice que les révolutions précédentes avaient épargné. Cependant, malgré les déprédations des hommes et les ravages des siècles, le Colisée offre encore un aspect grandiose et sans pareil.

O ruines majestueuses que vous êtes vénérables ! Il n'est pas une de vos pierres qui ne parle au cœur du chrétien avec une éloquence saisissante. Comment contempler, sans être remué jusqu'au fond des entrailles, cette arène immense imbibée du sang des Martyrs ! Comment fouler d'un pied indifférent ce sol témoin des cruelles folies du paganisme et des luttes glorieuses des héros chrétiens ! En élevant les regards vers ce vaste amphithéâtre, on croit y voir encore ce peuple romain si avide de spectacles sanglants ; on croit entendre retentir encore, au milieu de l'enivrement des horribles combats de gladiateurs, ce cri sinistre : "*Christiani ad Leones* !" expression la plus complète de la haine du paganisme contre la religion chrétienne.

Mais ces temps ne sont plus. Les tyrans ont disparu les uns après les autres et n'ont laissé d'autres traces que le souvenir de leurs crimes et de leurs honteux dévergondages. L'herbe croît aujourd'hui à l'endroit même où l'orgueil romain trônait dans tout l'éclat de sa puissance et l'araignée tend paisiblement son fil dans la loge des Césars. Une seule gloire subsiste, pure et immortelle, dans ces lieux dévastés, c'est celle des Martyrs. Leur ombre plane sur ces ruines, leur souvenir erre au milieu de ces débris pour les sanctifier et pour nous montrer, à nous leurs descendants, à marcher dans le chemin royal de la souffrance.

Lorsque Rome était heureuse et florissante sous le gouvernement paternel de ses souverains légitimes, le Colisée avec sa grande croix nue qui s'élevait au milieu de la sanglante arène, avec les quatorze stations de la voie douloureuse qui s'étendaient tout autour de l'enceinte vénérée, rappelait au chrétien la victoire pacifique du christianisme sur les abominations de l'ancien monde. Une foule pieuse s'y pressait, la voix des prédicateurs y annonçait la bonne nouvelle, on y respirait un parfum de douce et mystérieuse poésie et les souvenirs à la fois terribles et consolants qui s'attachent à ces superbes ruines, frappaient l'imagination et remuaient profondément le cœur. Mais depuis l'entrée à Rome des barbares subalpins, le Colisée a perdu ce cachet de religieuse grandeur qui faisait toute sa beauté. La Croix, qui sauva le monde, seul monument qui convenait à ces lieux, a été enlevée, les stations ont disparu et une administration impie, sous prétexte de niveler le sol, a transformé le Colisée en un véritable cloaque. Jamais peut-être l'antique monument n'a été plongé dans une désolation aussi profonde. Puisse la Providence hâter l'heure fortunée où Rome, rendue à elle-même et à son Roi, pourra réparer les maux incalculables causés par les usurpateurs.

Voilà, Monsieur le Rédacteur, quelques-unes des im-